

Entretien de VALÉRIE VILA

Numéro de l'entretien :	15
Entretien réalisé le :	21/01/2020
Nom de l'enregistrement filmé :	« 15_Vila_V_enregistrement »
Lieu :	domicile, Paris (75)
Durée de l'entretien :	01h23mn47s
Poids du fichier (.mp4) :	12.4 Go
Commentaires :	Interviewer : Gwendoline Torterat Interviewé : VV

[>Question ?] : Comment vous présenteriez-vous pour commencer ?

[>VV] : Je m'appelle Valérie Vila. Je suis mariée avec Denis Soubeyran et je suis la fille d'André Vila et Élisabeth Vila. Puisqu'il s'agit de parler d'Arcy-sur-Cure, je dirais que c'est finalement très important pour moi et peut-être aussi pour ma sœur, car c'est là que mes parents se sont connus et que nous devons notre existence. En ce qui me concerne, j'ai fait des études d'arabe et de sciences politiques. Avec mes parents et ensuite mon mari, nous avons pas mal voyagé et vécu à l'étranger. Nous avons des enfants et des petits-enfants.

[>Question ?] : Quelle place a eu la Préhistoire ou bien archéologie dans votre vie ?

[>VV] : Quand j'étais jeune, c'était omniprésent. Mon père était archéologue. Arcy-sur-Cure avait une grande importance pour mes parents. On rencontrait des préhistoriens assez régulièrement, des collègues de mon père. Il y avait beaucoup de livres à la maison qui avaient trait à la Préhistoire. Mon père et ma mère avaient fait des missions au Tassili pour des relevés rupestres au Sahara. C'était vraiment omniprésent dans notre vie. Même les objets étaient préhistoriques. Je me souviens que l'on avait une table d'apéritif avec des carreaux de céramique qui reproduisaient une fresque du Tassili, une grande chasse. C'était un peu notre vie quelque part. On est partis au Soudan où mon père a travaillé comme directeur de la mission archéologique française. Il faisait une prospection archéologique le long de la vallée du Nil. Il rencontrait presque toutes les époques dans ses fouilles. Ma sœur et moi avons toujours été plongées dans l'histoire ancienne.

J'ai ensuite bifurqué, car je n'ai fait que très peu d'archéologie. J'ai quand même participé à des chantiers de fouille, notamment en Syrie, près de Lattakieh à Ras Ibn Hani, près de Ras Shamra. Ce sont des sites archéologiques très anciens dans le sens où il s'agit des premières villes. Ça aussi ça m'intéressait beaucoup, mais ce n'est pas la voie que j'ai choisie pour poursuivre mes études. Je me suis plutôt orientée vers l'histoire contemporaine du Moyen-Orient. J'ai commencé à faire des recherches à l'Institut d'études politiques où j'ai suivi le cursus Moyen-Orient et monde arabe avec Rémy Leveau. J'ai commencé une thèse sur les associations de bienfaisance musulmanes en Égypte. J'y ai donc fait quelques voyages pour des enquêtes. Je n'ai pas donné suite. Je me suis mariée et on a eu des enfants avec mon mari. On est parti à l'étranger et j'ai laissé la thèse de côté jusqu'à arrêter complètement. Je n'ai pas continué.

[>VV] : À quel âge avez-vous commencé les premiers chantiers ?

[>VV] : J'ai fait l'École du Louvre en même temps que les études d'arabe. Je suis d'abord allée sur un chantier de fouille du côté de Perpignan. Il s'agissait de vestiges Gallo-Romains. C'était surtout un camp de jeunes, car on s'amusait beaucoup ! J'ai fait ça une fois. Et ensuite, j'ai passé un mois sur le chantier de Ras Ibn Hani en Syrie.

[>Question ?] : Qu'est-ce qui vous a amené là-bas ?

[>VV] : Ce qui m'y a amené, c'est d'abord le fait que j'étais présente en Syrie depuis déjà neuf mois. Je faisais alors un stage intensif d'apprentissage de l'arabe. J'étais basée à Damas. Comme j'avais commencé l'École du Louvre et que j'étais sur place, je me suis dit que c'était bien de faire un chantier de fouille. J'ai donc contacté Jacques Lagarce qui était le directeur de cette fouille et qui a accepté de me prendre sur son chantier. C'est là que j'ai rencontré mon mari qui était son neveu. C'est assez rigolo. Mes parents se sont rencontrés sur un chantier de fouilles. Moi, j'ai rencontré mon mari sur un chantier de fouille et ma sœur – je ne vais pas trahir un secret – a aussi rencontré son mari sur un chantier de fouille ! C'est

un peu génétique !

[>Question ?] : Aujourd'hui, quelle place à l'archéologie ?

[>VV] : Aujourd'hui, ça reste important. Je suis toujours très intéressée quand il s'agit de Préhistoire du Moyen-Orient ou du Soudan parce qu'on y a vécu de longues années. Mon oreille se dresse tout de suite, mais c'est vrai que je n'ai pas élevé mes propres enfants dans la même ambiance que celle dans laquelle j'ai grandi moi. Mon mari était archéologue au départ, mais il a complètement bifurqué. Pour nous, ce sont de très beaux souvenirs, mais ce n'est plus notre vie. Il y a des restes, comme ce tableau qui est en face de nous : c'est mon père qui l'a peint. On a toujours beaucoup d'intérêt pour ces périodes et pour cette histoire, mais ce n'est plus notre vie du tout. Et mes enfants ne sont pas du tout là-dedans non plus.

[>Question ?] : Vous avez dressé les régions de vos intérêts, en sciences politiques, en archéologie, etc. Est-ce que c'est à nouveau l'histoire familiale qui fait que vous avez ce goût pour l'étude de l'histoire, celle des sociétés contemporaines de ces régions ?

[>VV] : J'ai fait de l'arabe simplement parce que l'on avait vécu assez longtemps au Soudan. Ma sœur et moi, nous étions les seuls enfants français à Khartoum. Nous faisons les cours par correspondance et nous parlions le dialecte, l'arabe local, c'est-à-dire l'arabe dialectal soudanais. Mon père faisait des missions de fouille tous les hivers dans le nord du Soudan, en Nubie soudanaise, le long de la vallée du Nil. Évidemment, ma mère, ma sœur et moi, nous l'accompagnions. On vivait donc vraiment – je ne vais pas dire comme les personnes locales – mais avec les gens. On vivait dans les mêmes maisons. On jouait avec les enfants du village. En dehors de nos activités scolaires qui prenaient du temps, nos parents nous laissaient toute la liberté de faire ce que l'on voulait une fois que l'on avait fait ça. On allait donc avec les autres enfants et ces derniers avaient une vie un peu dure. Il fallait qu'ils aillent s'occuper des animaux, les nourrir, les promener, aller les abreuver, etc. On était avec eux et on participait à toutes ces tâches. Et du coup, on parlait l'arabe et un peu de Nubien aussi. Inutile de vous dire qu'en Nubien, j'ai tout oublié ! En revanche, ce qui a été un peu difficile pour ma sœur et moi, c'est quand on est rentré en France, peut-être aussi un peu pour mes parents. Mon père avait fini ses missions au Soudan. C'était la première fois que l'on vivait de façon longue en France. Rien que l'hiver, on avait trouvé ça assez difficile. C'était en 1975. Quand je me suis vu coupée du Soudan, j'ai dit à mes parents qu'il fallait que je fasse de l'arabe. Je ne pouvais pas ne pas faire d'arabe. J'avais déjà un peu commencé par correspondance et j'ai continué. Ma mère m'a trouvé des professeurs pour enseigner l'arabe et j'ai continué jusqu'au bac en choisissant l'arabe en langues vivantes deux. Ensuite, je me suis tout naturellement inscrite à l'université pour continuer, au département d'arabe de Paris III. Je pensais que j'allais faire une carrière d'archéologue comme mon père et je me suis inscrite à l'École du Louvre où j'ai fait trois années d'études.

[>Question ?] : Vous n'avez pas commencé la thèse à l'École du Louvre ?

[>VV] : Non, à Sciences-po. J'ai fait une maîtrise d'arabe à Paris III, ensuite un DEA à Sciences-po avec un cursus qui avait été créé ex nihilo par Rémy Leveau qui voulait former des chercheurs sur le Moyen-Orient. Il voulait des arabisants. C'était son critère de sélection. C'est comme ça que j'ai pu commencer un DEA. Je suis passée ensuite en thèse et au bout de deux ans, j'avais déjà un enfant ; un deuxième s'annonçait. Je voyageais également au Moyen-Orient. Ce n'était donc plus vraiment gérable. Il aurait fallu que l'on parte s'installer en Égypte pour ma thèse. Mon mari n'avait pas du tout envie de suivre, car lui avait aussi bifurqué, mais pas du tout dans le même sens. J'ai donc arrêté tout ça, même si notre intérêt reste totalement entier par cette vie que j'ai eue avec mes parents au Moyen-Orient. Le Moyen-Orient, c'est ma patrie quelque part, même si on n'y retourne plus aujourd'hui. C'est un peu compliqué. Je

suis retournée en Syrie, au Liban, en Égypte, jamais au Soudan. Pour moi, ça reste très important, même si je n'exerce pas professionnellement.

[>Question ?] : Ce n'était donc pas possible de mener la même vie que vos parents à cause du contexte qui avait changé ?

[>VV] : La vie n'est jamais statique. Quand on s'est rencontrés avec mon mari, on pensait très sincèrement que lui allait faire de l'archéologie et que moi, j'allais travailler sur les populations contemporaines arabo-musulmanes. On était vraiment parti pour faire ça. Il y a eu des histoires personnelles et des histoires de santé qui ont fait que l'on n'a pas pu continuer. Et après, quand les enfants arrivent, c'est compliqué. Il faut habiter sur place. Et mon mari avait pris une autre orientation. Ce n'était plus du tout compatible.

[>Question ?] : Durant quelle période avez-vous vécu là-bas ?

[>VV] : Moi j'ai vécu au Soudan à partir de ma naissance quasiment, c'est-à-dire à trois, quatre mois quand mes parents m'y ont emmené en mission. À ce moment-là, mon père faisait des missions courtes, c'est-à-dire de quelques mois. Pour le Soudan, c'était jusqu'à mes 14 ans. On est rentrés en 1975. Je suis ensuite partie en Syrie en 1980 et j'ai passé un an là-bas. J'ai fait trois séjours d'un mois en Égypte dans les années 1984, 1985, 1986.

[>Question ?] : De quelle année de vous ?

[>VV] : Je suis née en 1961.

[>Question ?] : Est-ce que vous pourriez me parler de votre père, de son milieu d'origine et de ses études ?

[>VV] : Mon père est né en 1923. Son père était militaire et il a perdu sa mère très jeune d'une septicémie, lorsqu'il avait trois ans et demi. Il a été élevé par sa grand-mère avec son père qui était là. Il était le troisième d'une famille de trois. Il avait un frère et une sœur aînée. Ils vivaient dans le sud de la France. Son père était militaire et ils ont quand même beaucoup déménagé. Je n'ai pas trop le détail, mais je sais qu'ils ont vécu à Paris. La famille est originaire de Castres. Son père s'est ensuite remarié. Il y a eu deux autres enfants, deux garçons beaucoup plus jeunes que mon père. Il y a eu la guerre. Mon père n'a donc pas continué ses études secondaires, car tout ça s'est arrêté brutalement. Il n'a pas passé son bac. C'était un électron libre. Il a quitté le foyer assez jeune finalement. Il avait une vie un peu aventureuse. C'est vrai que je n'ai pas trop le détail là-dessus, peut-être que maman saura davantage.

Il nous racontait souvent des choses assez aventureuses. Ce n'était certainement pas sa vie d'un bout à l'autre de l'année, mais des points saillants. Je pense qu'il n'a pas rattrapé ses études. Tout ça était en suspens. En revanche, il a beaucoup voyagé quand il était très jeune. Il était photographe et on a de très belles collections de photos de ses voyages. Il a beaucoup voyagé en Afrique avec de longs périple. On a quelques albums là-dessus. Il faisait partie du club des explorateurs de Paris. C'est aussi avec eux qu'il a fait des voyages, mais je ne peux pas vous donner plus de détails. Cette société d'explorateurs existe encore. C'est là qu'il a rencontré tous les grands explorateurs des années 1950. À la maison, j'entendais parler de grands noms comme Paul Émile Victor. Je ne sais pas s'il a eu des contacts personnels avec eux. Et c'est là qu'il a rencontré Henri Lhote et qu'il est parti au Tassili pour faire ses relevés rupestres.

[>Question ?] : Vous évoquiez avant ça une vie aventureuse dont il vous parlait.

[>VV] : Pendant la guerre, je pense qu'il était comme tout le monde. C'était un peu la panique. Il était dans le sud, en zone relativement protégée. Il a survécu comme tout le monde. Ce n'était pas une période dont il parlait énormément et nous, nous ne l'interrogeons pas non plus. On ne l'interrogeait pas parce que ce qui nous intéressait, ce n'était pas la guerre, mais ce qui ressortait de lui, c'est-à-dire ses voyages. Je n'ai pas une bonne chronologie. Pour financer ses voyages en Afrique, sa vie était à Paris. Il travaillait chez un dentiste pour lequel il était prothésiste dentaire. Il vivait pour gagner sa vie une partie de l'année et pendant l'autre, il voyageait. C'est comme ça que je vois les choses. Il partait à l'aventure seul et je sais qu'il partait en Europe avec des amis.

Comment en est-il arrivé à rencontrer André Leroi-Gourhan ? Je pense que c'est par Henri Lhote. Quand il a rencontré ma mère, il a fallu qu'il ait une vie un peu plus stable, surtout s'il voulait avoir des enfants. Il a dû se dire qu'il fallait qu'il trouve un travail. À cette époque, je pense que l'on jugeait plus les gens sur leur capacité et leur potentiel que sur leur diplôme. Je pense qu'il a dû passer des diplômes de formation continue. Je ne sais pas comment ça fonctionnait, mais je ne crois pas qu'il avait un diplôme dûment estampillé faculté. Maman saura sûrement plus que moi. Ils se sont mariés en 1960. Voilà comment je vois la vie de mon père.

[>Question ?] : À partir de là, partait-il encore en voyage ?

[>VV] : Ils étaient déjà mariés quand ils sont partis de nouveau au Sahara. Pour ma mère, c'était la première fois qu'elle partait au Tassili. Ils ont passé quelques mois là-bas ou quelques semaines. Je suis née l'année suivante. Il est alors parti au Soudan sur la fouille de Jean Vercouter, à Mirgissa. C'était une fouille du III^{ème} Empire si je me souviens bien. On y a passé plusieurs années, plusieurs campagnes de fouille. Ça a dû durer jusqu'en 1964 ou 1965. Il était parti dans l'archéologie. Il travaillait au Collège de France et a été nommé directeur de la mission française au Soudan, à Khartoum, en 1969.

[>Question ?] : Comment a-t-il passé la fin de sa carrière ?

[>VV] : Quand il est revenu en France, il a passé sa carrière à Orsay, là où nous habitons. Ils avaient acheté une maison à Orsay. Il a alors publié toutes ses recherches. Je pense que le grand drame des archéologues est de fouiller sans réussir à tout publier. Lui a pratiquement réussi à tout publier, notamment son travail de prospection dans la vallée du Nil. Il a pris soin de restituer tout son travail. C'était très important pour lui et aussi pour les successeurs. Ce sont des zones qui allaient être mises en culture avec peut-être des routes. En réalité, je ne pense pas que ça a beaucoup bougé depuis malheureusement. L'idée était quand même de fouiller et restituer en urgence ce qui avait été fait dans ces zones.

[>Question ?] : Votre père a beaucoup travaillé avec Michel Brézillon au Sahara pour la mission Lhote si je ne me trompe pas. Peut-être que c'était en tant que photographe professionnel puisqu'il s'y était formé en autodidacte ? Ce qui l'a mené à ces rencontres était donc la société des explorateurs ?

[>VV] : Oui, je pense. Je ne vois pas comment il aurait pu en être autrement. Du fait de ses voyages en Afrique, je pense qu'il a été amené à s'intéresser à d'autres personnes qui faisaient la même chose que lui. Il a probablement rejoint cette société dans les années 1950. Je sais qu'il en était un membre assez assidu. En tout cas, quand j'étais enfant, il en parlait et rencontrait des personnes qui faisaient partie de ce club. Quant à Michel Brézillon, c'était un ami intime de mes parents. On le voyait tout le temps à la maison. On passait des vacances dans sa maison de famille dans la Marne, à Montry. À chaque fois que l'on revenait du Soudan, on le voyait.

[>Question ?] : Comment décririez-vous la relation qu'ils avaient tous les deux ?

[>VV] : Mon père et lui avaient une relation fraternelle. Je pense que mon père était assez attachant et il s'attachait aussi aux personnes. Michel était un personnage de la famille. Ça a été un énorme choc pour mes parents quand il est décédé. Il est décédé assez jeune finalement. Il y avait aussi tout un petit groupe que l'on voyait souvent, comme Francine David, Claire Monmignaut aussi. Claire habitait loin. Je n'ai donc pas trop de souvenirs d'elle. Il y avait André Leroi-Gourhan aussi. Michel et mon père ont rejoint André Leroi-Gourhan par le même biais. Mon père prenait des photos au Tassili, mais il faisait aussi du dessin. Il faisait des copies à la main. On voit des photos où ils sont juchés sur des échafaudages avec leurs calques d'une main et un crayon de l'autre.

[>Question ?] : Quelle était la chronologie par rapport à leur passage à Arcy-sur-Cure ?

[>VV] : Je crois que c'est avant. Arcy-sur-Cure, c'est après.

[>Question ?] : Vous diriez qu'Henri Lhote avait également une relation fraternelle avec votre père ?

[>VV] : Non, c'était beaucoup plus distant. Ils ont quand même partagé de bons moments, même s'ils n'avaient pas forcément les mêmes accointances. Je l'ai également rencontré. J'ai souvenir que l'on est même allés dîner chez lui avec mon mari quand on venait de se marier.

[>Question ?] : Cette activité de photographe qu'il avait me permet de faire un lien avec le travail de Jean Dominique Lajoux. Ça vous dit certainement quelque chose.

[>VV] : Oui, bien sûr.

[>Question ?] : Pour anecdote, il m'avait raconté que votre papa et Michel Brézillon travaillaient au musée de l'Homme. Un jour, Jean Dominique Lajoux arrive dans le couloir et leur dit de venir plutôt travailler avec André Leroi-Gourhan. Ça serait comme ça que votre père et Michel Brézillon l'auraient rencontré ensuite.

[>VV] : C'est possible.

[>Question ?] : Comment la rencontre se serait faite entre Jean Dominique Lajoux et votre papa ?

[>VV] : J'ai l'impression que c'est par Henri Lothe. Je me demande même s'ils n'ont pas été ensemble au Tassili. Il me semble que Jean Dominique Lajoux a également fait de la copie. Il devait faire partie de la même équipe.

[>Question ?] : Il y avait a priori un débat concernant la photographie des peintures qui permettaient de ne pas toucher et rentrer en contact avec les peintures, une méthode qui, selon Jean Dominique Lajoux, était favorable et moins destructive. Henri Lhote était en désaccord avec ça.

[>VV] : Je suis totalement étrangère à ce genre de discussions. L'idéal aurait été de demander à papa. En tout cas, ce nom me dit bien quelque chose. Je pense qu'ils étaient en contact avec mes parents mêmes si la relation avec Michel était différente. Lui et Francine étaient de très bons amis de la famille. Maman est restée pendant très longtemps en contact avec Francine David. Moi je n'ai pas forcément gardé de contact avec elle, car j'habitais en banlieue. Et avec ma famille, j'étais quand même pas mal occupée. J'avais donc des nouvelles de Francine par mes parents et je l'ai revu occasionnellement avec eux. Je ne l'ai pas revu depuis très longtemps. J'avais appelé une de mes poupées Francine ! Elle comptait donc pour moi, c'est dire !

[>Question ?] : Avez-vous eu des récits de la rencontre entre votre papa et André Leroi-Gourhan ?

[>VV] : Non.

[>Question ?] : Ou du lien qui a commencé à se créer avec lui ?

[>VV] : Non. Quand j'ai pris conscience de la relation qu'il y avait entre eux, elle était déjà établie depuis un certain temps. Je pense que le récit de Jean Dominique Lajoux est tout à fait réaliste sur le fait que ce soit lui qui est incité mon père et Michel à venir rejoindre André Leroi-Gourhan. Je pense qu'André Leroi-Gourhan était une personnalité. Il avait un certain charisme. Ça, je l'ai entendu dire. Mon père et ma mère sont venus travailler sur ce chantier à Arcy-sur-Cure et ont rapidement sympathisé avec lui. Je pense qu'ils voulaient bien faire leur travail à ce moment-là et ils ont dû être appréciés pour ça. S'en est suivie une amitié. J'ai tout à fait souvenir de visites que faisait André Leroi-Gourhan, ou du couple venant à la maison, etc. Je ne crois pas avoir déjà vu les enfants venir avec eux, chez nous. Je ne sais pas à quel rythme cela se faisait. Ce sont des visions que j'ai.

[>Question ?] : Par rapport à Arcy, vous dites y être allée toute petite.

[>VV] : En fait, il y a des photos qui disent que je suis allée à Arcy. On me voit avec Michel ou André Leroi-Gourhan sur des photos. Je pense que j'avais 9 ou 10 mois. J'ai fait mes premiers pas dans un tunnel qui était sur le chantier. Ce n'était pas très loin d'une grotte. Et puis, mes parents m'ont raconté. Il y a également des photos où je suis dans une espèce de bassine en bois remplie de l'eau de la Cure. C'est tout à fait anecdotique, mais je n'ai aucun souvenir. Je pense que ça a été une belle période pour mes parents. Toute cette période où ils ont vécu de l'archéologie, de la Préhistoire et de ces chantiers de fouille représente beaucoup. Vous voyez bien l'ambiance qu'il y a sur les chantiers de fouilles. C'est très spécial. C'est une mini société et ça laisse forcément des traces d'avoir vécu ces moments avec ces personnes, des moments circonscrits dans le temps, dans une bulle. Je pense donc que ce sont des souvenirs très importants. Mes parents n'étaient probablement pas parmi les plus jeunes du groupe. Quand ils se sont mariés, ils devaient avoir 35 ans environ. C'était des adultes vraiment. Il y avait beaucoup de jeunes sur les chantiers. Je pense que ça structure. J'ai fait des chantiers également et je me souviens que, pour moi, c'était très important, en plus du fait que j'y ai rencontré mon mari. Il s'y passe tellement de choses.

[>Question ?] : Vous avez donc des photos qui montrent que le quotidien avec un enfant était possible sur le chantier.

[>VV] : Oui, c'était un site de travail. Mon père avait pris des photos de la vie quotidienne, de ma sœur et moi avec qui nous avons deux ans et demi d'écart. Ce sont des albums de famille. Ça avait l'air d'être très sympa !

[>Question ?] : Quel était le rôle de votre papa sur le chantier Arcy-sur-Cure ?

[>VV] : Je pense qu'il faisait de la photo, mais aussi un peu de tout, c'est-à-dire comme toujours sur un chantier de fouille. On est polyvalent et je pense qu'il l'était aussi. En revanche, je peux vous dire ce que faisait ma mère parce qu'elle avait un rôle très précis et très circonscrit. Elle était intendante du chantier.

[>Question ?] : Votre papa était donc plus touche-à-tout, comme tout un chacun sur un chantier tout en faisant beaucoup de photographies ? Il venait avec son propre matériel ?

[>VV] : Vous me posez des colles quand même. Ce qui me vient à l'esprit, c'est qu'il faisait des photos, mais je pense qu'il a fouillé aussi.

[>Question ?] : Oui, il a fouillé. En 1962, il a réalisé le sondage du Lagopède, le sondage 150.

L'objectif d'André Leroi-Gourhan était alors de comprendre la stratigraphie générale à cet endroit-là pour faire le raccord entre la grotte du Renne et celle du Bison. Il a donc particulièrement fouillé sur ce sondage à ce moment-là. Il a aussi travaillé sur le Renne avec Michel Brézillon et José Garanger, un nom qui vous dit peut-être quelque chose.

[>VV] : Oui, c'est un nom qui me dit quelque chose. J'ai dû le rencontrer aussi. C'est un nom qui est très familier pour moi, même si je ne vous en ai pas parlé spontanément. Je ne peux pas tellement vous en dire plus. Je pense que ma sœur le pourra, car elle a rejoint ce milieu d'une certaine manière. Et elle a dû rencontrer des gens qui connaissaient mon père. Maman pourra évidemment plus vous renseigner. Très sincèrement, ils m'ont parlé d'Arcy-sur-Cure en disant que c'était là que j'y avais fait mes premiers pas, en précisant aussi que je n'aimais pas l'eau froide, mais notre vie d'après a été rapidement concentrée sur le Soudan. J'ai beaucoup plus de souvenirs et j'aurais beaucoup plus de facilités à vous expliquer ce que mon père y faisait. D'abord, j'étais plus âgée à ce moment-là et je savais précisément ce que faisait mon père tous les jours. Pour Arcy-sur-Cure, ça n'a pas été très long dans leur vie, même si ça a été important. Ça n'a donc pas forcément impacté les souvenirs familiaux. Ils n'en parlaient peut-être pas tant que ça. Les relations avec André Leroi-Gourhan et Michel consistaient aussi à parler de ce que mon père faisait au Soudan.

[>Question ?] : Arcy-sur-Cure a été une école de fouille pour André Leroi-Gourhan, car il y a testé de nouvelles méthodes. Un certain nombre de gens s'en sont inspirés ensuite et ont exploité ces méthodes en les exportant. Est-ce que vous pensez que ça a été le cas pour votre père ?

[>VV] : Oui, je pense. Ce que je peux vous dire, c'est que ces fouilles Arcy-sur-Cure ont donné goût à mon père de faire de la fouille à son tour. On ne comprendrait pas trop pourquoi il se serait mis à faire de l'archéologie après ça dans le cas contraire.

[>Question ?] : Oui, il part au Soudan immédiatement après finalement ?

[>VV] : Absolument, oui. En 1963, il part à Mirgissa. Ma mère l'a rejoint avec ma sœur qui venait de naître. Ma sœur devait avoir 1 mois quand maman est partie là-bas avec nous deux pour rejoindre mon père. Ma mère a accouché à Paris et est partie juste après.

[>Question ?] : Si je ne me trompe pas, il me semble que Claudine Karlin (De son nom de jeune fille Moineau) a également travaillé avec votre père au Soudan.

[>VV] : Oui, bien sûr.

[>Question ?] : Est-ce que c'est André Leroi-Gourhan qui les a missionnés pour travailler à Mirgissa ?

[>VV] : Probablement, mais je ne peux pas vous dire. Je ne sais pas quel était son niveau de responsabilité auprès de Jean Vercouter.

[>Question ?] : C'était son bras droit, non ?

[>VV] : Oui, je pense, tout à fait. Maman vous le dira, car je n'ai pas trop le détail là-dessus. Vraisemblablement, c'est comme ça que ça s'est fait.

[>Question ?] : Vous disiez que vous aviez plus de prise sur cette époque-là de la vie de vos parents pour l'avoir mieux vécue. Comment se passaient les journées de travail au Soudan ?

[>VV] : À Mirgissa, comme d'ailleurs ensuite lorsque mon père a pris en charge la mission française

à Khartoum, les archéologues se levaient tôt et partaient sur le chantier pour fouiller toute la matinée jusqu'à 13 heures. Ils rentraient ensuite déjeuner avant de se reposer l'après-midi. Il fait souvent assez chaud, même en hiver. Il y a ensuite ce qu'on appelle le travail de laboratoire. Une pièce y était dédiée dans la maison de fouille. Il s'agissait de faire le récapitulatif de ce qui avait été fait durant la journée, mais aussi étiqueter, annoter, dessiner les pièces, essayer de recoller les poteries, etc. Il y avait en général le thé vers 17 heures. À partir de 17h30, les archéologues se retrouvaient au labo pour travailler sur ce qui s'était passé la journée. Sur le chantier, ils écrivaient beaucoup aussi. Ce sont plutôt des souvenirs que j'ai lorsque mon père faisait sa prospection, peut-être moins à Mirgissa. Ils avaient tous des cahiers, écrivaient tout ce qui se passait dans la journée au niveau de la fouille, ce qu'ils avaient découvert. Ils dessinaient parfois très rapidement les objets. Ils en ramenaient certains, en laissaient d'autres. Il y avait donc tout un travail d'archivage et de mémoire très important. Quand mon père était directeur de cette mission, il était assez strict avec ses collaborateurs, insistant pour qu'ils viennent travailler. C'est vrai que c'est dur de revenir travailler deux ou trois heures le soir. Les journées étaient assez éreintantes. Ça, c'est un gros travail. Sur les chantiers, les conditions de fouille n'étaient pas non plus toujours faciles. Il faisait très chaud. Il y avait de la poussière. Il pouvait y avoir des tempêtes de sable. Parfois, c'était un peu éprouvant.

[>Question ?] : Et sur les méthodes ?

[>VV] : On visitait les chantiers le vendredi, mais c'était assez rare que maman nous y emmène. Je ne parle donc plus de Mirgissa, car on était vraiment trop petites. J'ai des visions du chantier, mais elles ne sont pas très précises. Je me souviens d'équipes d'ouvriers qui creusaient, qui portaient le sable. Il y en avait qui creusaient, d'autres qui mettaient dans les paniers, d'autres qui portaient les paniers, qui les vidaient et qui revenaient. Il y a toute une chorégraphie sur le chantier et ça, j'en ai tout à fait le souvenir.

[>Question ?] : Est-ce qu'il s'agissait de fouilles fines ?

[>VV] : C'est comme sur tous les chantiers. Pour le début, on n'y va pas tout en finesse. Et lorsque l'on arrive dans des couches plus profondes, il faut y aller plus doucement. Il y avait pour cette deuxième étape des ouvriers beaucoup plus aguerris, plus compétents.

[>Question ?] : Il y avait des équipes avec des statuts différents finalement ?

[>VV] : Oui, oui, tout à fait. À Mirgissa, j'ai souvenir qu'il y avait des Kouftis. Les Kouftis sont des Égyptiens qui viennent de la ville de Kouft. Ils ont la réputation de bien fouiller parce que c'était auparavant des pilleurs de tombes de génération en génération. C'est ce que j'ai entendu dire autour de moi. Je ne connais pas la réalité de la chose. Dans mon souvenir, c'était un gros chantier à Mirgissa. Les Kouftis avaient a priori le sens de la fouille, et des choses anciennes de façon plus générale, mais aussi des structures. Ils ne donnaient pas un coup de bêche n'importe où. Ils savaient lire le sol. Il y avait également des archéologues formés qui étaient là. Pour Mirgissa, je ne me souviens plus tellement. Il y avait des Occidentaux bien sûrs, mais des Soudanais, ça, je ne sais plus. Dans la mission de mon père, des archéologues soudanais étaient formés et travaillaient sur le site. Mon père avait en effet formé des archéologues locaux. Il y avait également des archéologues occidentaux, français.

[>Question ?] : Avait-il un lien avec l'université la plus proche ?

[>VV] : La coopération se faisait avec le musée de Khartoum. Pour l'université, je ne sais pas s'il y avait un département d'archéologie. S'il y en avait un, il y avait sûrement collaboration. Mais c'était plutôt par le biais du musée que les choses se faisaient.

[>Question ?] : Par rapport au Soudan, comment diriez-vous que votre père s'est approprié les méthodes qu'André Leroi-Gourhan lui a transmises ?

[>VV] : Je pense que je ne vais pas vraiment pouvoir vous satisfaire avec mes réponses parce que je n'avais pas trop conscience de ça. J'ai souvenir qu'il y avait des carrés qui étaient installés. J'ai souvenir qu'il y avait la première partie de la fouille où l'on utilisait la bêche et ensuite le pinceau pour la fouille fine. Il y avait également tout ce système d'archivage dont je vous ai parlé avec beaucoup de cahiers. Chaque archéologue avait son cahier et notait. Je ne sais pas quoi, car en réalité je n'ai jamais regardé de trop près. Il devait y avoir des indications d'orientation. C'était quand même assez précis parce que je me souviens qu'il y avait des indications sur la texture du sol ou des choses comme ça.

Pour cette prospection dans la vallée du Nil, mon père s'était basé sur des cartes aériennes que des militaires anglais leur avaient probablement fournies. Ces cartes donnaient une précision. On repérait vraiment très bien les maisons, les wadis. Ça permettait éventuellement de pointer des endroits où il semblait qu'il y avait eu des chamboulements. Les photos n'avaient pas été faites dans un but archéologique bien sûr. Je ne sais pas comment mon père a eu connaissance de leur existence, mais il les a récupérées. Il a beaucoup travaillé à partir de ça. Je revois encore ces photos sur lesquelles il plaçait de petites aiguilles avec des bouts colorés pour pointer des endroits dont il soupçonnait qu'il y ait un vestige. Je ne sais pas de quand date la technique des photos aériennes pour l'archéologie, mais c'est relativement récent. Je ne sais pas si c'était avant-gardiste à ce moment-là, mais en tout cas, j'ai l'impression que c'était assez nouveau. C'est une méthode qu'il a utilisée pour sa prospection. Ces photos n'allaient pas non plus très loin dans le désert. C'était vraiment en bordure du Nil, peut-être quelques kilomètres de chaque côté. Je pense qu'il reste certaines de ces photos chez ma mère ou peut-être que mon père a dû tout remettre au Collège de France. Je ne sais pas ce que l'on a conservé. Il y avait donc cette partie fouille en hiver, dans le nord du Soudan, entre Wadi Halfa et Dongola, le long de la vallée du Nil. Les six autres mois de l'année, nous étions à Khartoum. Mon père allait alors travailler au musée tous les jours. Il travaillait sur les publications, les restaurations, les analyses, etc.

[>Question ?] : Par rapport à cette technique de couverture photographique, je pense au séminaire qui était organisé au CFRE, au musée de l'Homme. Il semblerait que votre père soit intervenu au milieu des années 1960 sur le thème de la photographie, des collections de musées, mais aussi de la photographie aérienne. Est-ce qu'il y a d'autres traces de cette méthode dans vos archives familiales ?

[>VV] : Spontanément, je ne sais pas. Je ne sais même plus où sont ces photos exactement. Je sais que mon père a également fait une prospection au Soudan en plus de celles-là, entre Khartoum et Kassala, mais c'est très grand comme zone. Je pourrais vous pointer ça sur une carte. Nous, on n'y était pas. Il était parti un mois. Je ne sais même pas dans quelles conditions il vivait là-bas. Je sais juste que ça avait été assez éprouvant et fatigant physiquement. Il avait ramené des objets ethnologiques. Il avait été en contact avec des nomades lors des transhumances d'animaux. Il y avait des chameaux, des moutons, des chèvres, des ânes, etc. ils avaient un nom particulier dont je ne me souviens plus. Le seul souvenir que j'ai, ce sont ces objets qu'il a ramenés, en particulier des récipients en peau pour le lait ou des choses comme ça. Ça sentait fort le lait justement. C'est pour ça que l'on a gardé le souvenir ! Du point de vue des techniques archéologiques, je ne peux pas en dire plus.

Je me souviens également qu'il avait fouillé un cimetière du côté de Abri. Il avait récupéré des quantités de crânes qu'il a fait analyser au Muséum par quelqu'un dont j'ai oublié le nom. Je sais qu'il y a eu des études anthropométriques sur des crânes. Je ne suis pas sûre qu'il soit parvenu à les publier. C'est

quelque chose qui me revient, mais je n'ai pas plus d'informations. Il avait conscience que c'était important de faire des mesures de crâne avec des analyses. Je ne sais même pas s'il a utilisé le carbone 14 par exemple.

[>Question ?] : Par rapport à la photographie, s'est-il formé en autodidacte ?

[>VV] : Oui, complètement.

[>Question ?] : Il prenait des photos à Arcy-sur-Cure pour les archives familiales. J'imagine qu'il avait souvent son appareil sur lui, même en dehors de ces situations de travail, non ?

[>VV] : Il avait toujours son appareil. Il a fait énormément de photos. Ma sœur et moi n'avons pas encore eu le temps d'archiver ses photographies et je pense que c'est une erreur, car on risque de perdre des choses. Quand il faisait ses voyages en Afrique par exemple, il y a plein de photographies. Je sais qu'il en a vendu quand il était plus jeune. C'était une ressource pour lui un certain moment.

Il a toujours fait de la photographie, toujours ! C'est lui qui m'a initié d'ailleurs. Mon père était comme ça. Il s'intéressait un peu à n'importe quoi. Il y a des photos sur Venise par exemple qui sont assez uniques. Il avait un œil. À Arcy-sur-Cure, je pense qu'il a dû faire des photos du chantier. Ce ne sont pas celles qui sont dans les albums bien évidemment. Il a fait beaucoup de photos familiales. Il a toujours fait des photos de ses chantiers ensuite. Sur Mirgissa je pense qu'il a pris des photos également, mais je pense que tout ça est archivé au musée de Khartoum. C'est comme ça que je vois les choses, mais je ne me suis jamais posée la question. En tous les cas, je crois pouvoir dire qu'il était un bon photographe.

[>Question ?] : Est-ce que vous pourriez me parler de votre maman, sa naissance, son milieu d'origine, son parcours, etc. ?

[>VV] : Maman est née en Algérie, à Cherchell, pas très loin de la côte, à l'est d'Alger. Elle est née en 1925. Elle est l'aînée d'une fratrie de dix, mais seulement six garçons vivants. Son père était vigneron. Il avait une propriété viticole à Cherchell. La famille de son père était arrivée de France. C'était les premiers colons, vers 1830,1840, qui venaient du nord de la France. Il y avait une période de disette dans ces années-là et beaucoup de gens sont partis. Un membre de la famille est donc parti en Algérie et s'est enraciné là-bas. Mon grand-père est l'un de ses descendants. Pour ma grand-mère, c'est un peu différent. Ses parents étaient fonctionnaires, des enseignants il me semble. Mon grand-père et ma grand-mère se sont donc rencontrés en Algérie. C'est un mariage arrangé.

Maman n'a pas vraiment fait d'études non plus. Je crois qu'elle a dû aller jusqu'au certificat d'études. Je pense qu'elle s'est beaucoup occupée de ses frères afin de soulager ma grand-mère qui était souvent enceinte, et avec tous ces enfants à s'occuper. Je pense que c'est comme ça que ça se faisait quand on avait une fille à la maison. On l'occupait avec des tâches ménagères. Mais comme ma mère a du tempérament, elle a finalement dit à un moment donné que ça suffisait bien comme ça. Elle a fait des études qui étaient très à la mode à cette époque pour être une bonne ménagère, des études d'économie domestique. Elle est venue en France pour ça. Elle a eu son diplôme et a enseigné. Et je ne sais pas ce qui s'est passé, mais elle a décidé ensuite qu'elle voulait faire de la reliure. Elle a donc investi du temps là-dedans et a fait de la reliure.

Quand mes grands-parents étaient à Cherchell, ils recevaient beaucoup de militaires. Mon grand-père était très engagé dans le christianisme social. Ils recevaient beaucoup de prêtres, de religieux à la maison, et en particulier un jésuite dont vous avez peut-être entendu parler : le père Hours. C'est un ami de

la famille de ma mère qui allait très souvent loger à la ferme de Cherchell. Je crois que c'est comme ça que ma mère est arrivée à Arcy-sur-Cure. En tout cas, c'est comme ça que je fais le lien. Ma mère est ensuite allée s'installer à Paris. André Leroi-Gourhan a dû avoir besoin de quelqu'un pour s'occuper de l'intendance sur le chantier et le père Hours lui a sûrement dit qu'il connaissait une jeune femme qui serait tout à fait au top. Je pense que maman va vous confirmer ça. C'est par le père Hours que ça s'est passé. C'est très drôle ! Le père Hours était quelqu'un de très intime de la famille de ma mère, et puis après, de mes parents. Il était dans notre univers familial.

[>Question ?] : Sur le chantier, votre maman s'occupait de l'intendance, c'est-à-dire ?

[>VV] : C'était à elle de gérer tout ce qui concernait les repas de tout ce groupe de fouilleurs. Il fallait faire manger ces personnes ! Elle le faisait aussi sur les fouilles de mon père où il y avait beaucoup de monde à nourrir. Elle s'occupait de préparer les menus de la semaine, des courses, etc. J'imagine qu'elle se faisait aider. Elle gérait la cuisine pour un groupe conséquent. Les fouilleurs avaient besoin de manger. Avec les efforts physiques qu'ils faisaient, il fallait qu'ils puissent se consoler. Il fallait donc leur faire de la bonne nourriture, c'est très important ! il y avait aussi l'apéro, j'imagine. C'était son travail. L'intendance devait peut-être consister aussi à vérifier que tout fonctionnait. Ma mère était championne pour faire ça et mon père lui doit beaucoup.

On parle de maman, mais il faut quand même lui rendre un hommage. Pour faire ce qu'elle faisait à Arcy-sur-Cure, elle était plus ou moins payée. Avec mon père, elle avait géré de la même manière. Elle faisait ça pour aider mon père. À Mirgissa, elle s'occupait de l'intendance sur le site, car je ne crois pas que la femme de Monsieur Vercoouter était sur le terrain. Quand on était au nord Soudan, c'était maman qui gérait tout ça. Elle devait prévoir toutes les conserves pour deux ou trois mois de mission. On vivait avec les locaux, mais on ne mangeait pas comme eux. Il fallait amener des victuailles de Khartoum. Il y a toute une intendance à gérer qui était assez importante. Il fallait anticiper. Localement, on pouvait aller au marché. Mon père faisait toujours abattre un mouton pour avoir un peu de viande à un certain moment. On ne mangeait pas de viande tous les jours. Il fallait aussi gérer la pénurie parfois et maman savait très bien y faire.

[>Question ?] : Elle avait donc un rôle crucial sur tous les chantiers ?

[>VV] : Oui.

[>Question ?] : Et comment gagnait-elle sa croûte ?

[>VV] : En fait, à partir du moment où ils se sont mariés et où elle nous a eues, je crois qu'elle a continué à faire des petits travaux au Collège de France, comme des travaux d'archivage ou des choses comme ça, mais elle-même n'avait pas une formation particulière. J'ai souvenir qu'elle travaillait un petit peu, mais je n'ai pas su ce qu'elle faisait vraiment. C'était des tâches assez basiques qui aidaient bien tout le monde. Maman était contente. Elle trouvait de l'intérêt dans ce qu'elle faisait, déjà aussi par le fait qu'elle rencontrait des gens très intéressants. Je pense qu'elle avait cette capacité d'adaptation. Elle ne se laissait pas faire non plus. Elle ne se faisait pas esclavagisée. Elle savait dire non aussi. Pour mon père, je pense qu'elle était une aide extrêmement importante. Il le reconnaissait tout à fait. Elle était une aide sur le terrain, mais aussi quand il écrivait. Pour toutes ses publications, ma mère était là aussi.

[>Question ?] : Pour du travail de secrétariat ?

[>VV] : Oui, c'est maman qui l'a fait complètement. Elle passait des heures et des heures à faire ça.

[>Question ?] : De quelle heure à quelle heure le soir ?

[>VV] : C'était par période. Il y avait par exemple des fois où il fallait que mon père rende son rapport. Il lui passait alors ses brouillons. Elle tapait une première version. Il corrigeait. Il retapait une deuxième version. Et là, c'était des moments où elle pouvait travailler du matin jusqu'au soir, voire après le dîner. Avec ma sœur, on était censées filer droit. Elle s'occupait bien sûr de nous, mais elle était occupée. Ce n'était donc pas un travail de tous les jours, mais par période. Quand on était sur les chantiers, il n'y avait pas ce travail de rapport dactylographique qu'elle faisait. Il y avait ce travail d'intendance et puis éventuellement aussi de psychologue. Il y avait parfois des petits drames. Je pense que maman était là aussi pour calmer le jeu ou pour conseiller mon père. Elle veillait au grain.

[>Question ?] : C'était une confidente ?

[>VV] : Je ne suis pas sûre qu'elle était confidente. En revanche, je pense qu'elle avait une certaine intelligence des situations qui faisait qu'elle pouvait anticiper, qu'elle essayait de réparer, arranger ou aider. Par exemple, il y a eu au Soudan des jeunes épouses qui arrivaient et qui étaient complètement larguées. Je pense que pour des jeunes qui arrivent au milieu de nulle part de la capitale parisienne dans un trou plus que perdu, dans le désert, sans eau, sans électricité, sans la nourriture habituelle, c'est juste un choc ! Il faut s'adapter. J'ai souvenir d'une année où l'une d'entre elles avait beaucoup d'états d'âme. En plus, on arrive quand même dans un pays avec une culture complètement différente. Moi, je n'en parle pas trop parce que je la connais la culture soudanaise, la langue, l'arabe, etc. Pour moi, c'était évident qu'il y avait des choses à ne pas faire. Quand on est une petite jeune femme de Paris avec ses jolies petites robes et ses petits talons, on n'est pas sa place. Certaines ne s'en rendaient pas toujours compte tout de suite. Il y avait donc des petits problèmes de perception et des gens venaient voir ma mère en disant : « qu'est-ce qui se passe ? » Il fallait que maman explique à la jeune personne comment se comporter et interagir avec les personnes du village. Le choc des civilisations, il est là quand même. On arrive dans un village qui n'a parfois jamais vu d'étrangers. Il faut donc faire très attention à la façon dont on se comporte. Je pense que mes parents avaient des codes. Ma sœur et moi, de toute façon, on n'avait pas le choix. On les avait intégrés tout de suite. C'est quand on est rentrées en France qu'on n'avait plus les codes nous ! C'est vrai qu'il y avait des jeunes stagiaires, des jeunes coopérants qui venaient et qui n'étaient pas du tout adaptés. Il fallait un peu leur expliquer le BABA de la vie, et de la vie là-bas. Ce n'était pas facile. J'ai des tas d'anecdotes rigolotes !

[>Question ?] : Vous dites que votre maman a eu un rôle crucial sur tous les chantiers auxquels elle a participé. Elle a été intendante sur le site d'Arcy-sur-Cure et accompagné votre papa à nouveau sur ses propres chantiers en tant qu'intendante, mais aussi sur toutes les tâches de secrétariat qui sont essentielles à cette époque. Est-ce que votre maman aurait aimé fouiller par exemple ? Ou faire autre chose ? Est-ce que c'est quelque chose dans lequel elle trouvait son équilibre ?

[>VV] : Vous voulez dire professionnellement ? Ça lui arrivait de travailler au laboratoire par exemple, pour nettoyer des tessons, répertorier, etc. Au musée du Louvre, il y a des masques funéraires pharaoniques qui ont été remontés par elle. Au Musée du Louvre ou à Khartoum ? Je ne sais plus. En tous les cas, elle a travaillé sur des masques. J'ai oublié de vous parler d'une chose. Papa a participé à une campagne de sauvetage à Ukma, dans le nord du Soudan, juste après la construction du barrage, avec des Canadiens. J'avais sept ou huit ans, voire neuf.

[>Question ?] : Est-ce que c'est une zone qui est inondée maintenant ?

[>VV] : Mirgissa est inondée maintenant, sauf qu'il reste la forteresse. Pour cette campagne, je me souviens que l'on mangeait du porridge. C'était un peu compliqué parce que tout le monde parlait en anglais. Je faisais juste cette parenthèse. En tous les cas, maman a toujours eu une activité au laboratoire

[>Question ?] : En tant que bénévole ?

[>VV] : En tant que bénévole, oui. Ce dont je me souviens, c'est qu'elle était bénévole. Pour les masques, j'ai un petit doute. Je me demande si elle n'est pas allée travailler à Paris. Il faudrait vraiment vérifier avec elle. Je sais qu'elle s'intéressait beaucoup à ce que faisait papa. Il n'y avait aucun souci. Elle avait des compétences qu'elle avait acquises au fil du temps. Ça arrivait que papa se pose des questions archéologiques et que maman les discute avec lui. Elle n'était pas du tout à la traîne ou simplement réduite à faire les basses tâches matérielles. Certes, elle faisait tout ça, mais elle avait toute une réflexion là-dessus.

[>Question ?] : Mais son nom n'apparaît nulle part ?

[>VV] : Non...

[>Question ?] : Quel est son nom de jeune fille ?

[>VV] : Maître. Mais ma mère ne s'offusque pas que son nom n'apparaisse pas. Je pense que ma mère était contente de sa vie. Elle a eu une vie passionnante. Elle a appris énormément de choses. C'est vrai qu'elle n'a pas fait d'études, mais c'est quelqu'un qui est extrêmement cultivée, qui a une grande finesse d'analyse des choses. Elle a du tempérament ! Elle a néanmoins été capable de s'adapter, de prendre ce qui arrivait avec philosophie, comme dans le bien et le moins bien et d'acquérir une énorme expérience, de se cultiver tout simplement. Elle a toujours énormément lu. À la maison, elle était toujours en train de lire. Elle était très sociable. C'est également elle qui s'occupait de la sociabilité de mon père. Même s'il était très agréable et très charmant, mon père était quand même bien pris par son travail de recherche. Elle animait toute la famille. C'est elle qui animait tout le monde. Concernant la place de la femme, dans notre famille, je pense que ma mère a eu sa place.

J'ai tout d'un coup des doutes sur ce que mon père a pu mettre dans ses pages de garde de publication. C'est possible qu'il ne l'ait pas cité, mais ça me surprend un petit peu. Il faut vérifier.

[>Question ?] : Je n'ai pas vérifié ça. Les noms d'épouse apparaissent moins souvent parce que les hommes avaient des noms que l'institution soutenait davantage. Ils avaient plus de postes.

[>VV] : Oui, mais maman n'a jamais été reconnue par l'institution, ça, c'est clair ! On est d'accord. Elle n'avait aucune existence. À part son passeport et le fait qu'il fallait payer les billets d'avion, c'était à peu près tout. Mon père a toutefois toujours été reconnaissant. Je l'ai toujours entendu dire à maman que sans elle, il n'en serait pas là où il en est. Il avait cette reconnaissance. Moi et ma sœur, on a aussi cette reconnaissance vis-à-vis de nos parents et de la vie qu'ils nous ont fait mener et qui était pour nous d'une richesse incroyable. Je vis sur cette richesse depuis bientôt 60 ans pour ne rien vous cacher. Heureusement que maman était là en tous les cas.